

ciels, dans laquelle un élément qui ne relève que de la nature joue un rôle essentiel. En effet, comme la beauté est l'idée réalisée sous une forme sensible, et que l'œuvre d'art manifeste l'esprit aux sens dans la perception immédiate d'une réalité visible, l'artiste ne peut tirer de son objet que ce qu'il a pensé dans son intelligence et sa raison : son imagination et sa sensibilité doivent être en jeu au même temps ; en outre, l'idée doit se déposer dans un des divers genres de matériaux empruntés au monde sensible. La création artistique renferme donc, comme l'art en général, un élément qui appartient à la nature, et cet élément est celui que le sujet ne peut tirer de sa propre activité, il doit le trouver immédiatement en lui-même. Dans ce sens seulement, on peut dire que le *génie* et le talent doivent être innés.

Puisque le *génie* présente un côté par où il est un don de la nature, un troisième caractère qui doit le distinguer est la facilité de production intellectuelle et l'adresse technique à manier les matériaux propres à chacun des arts pris en particulier. On parle beaucoup, sous ce rapport, pour ce qui concerne le poète, des entraves de la rime et du mètre, ou, quand il s'agit du peintre, des nombreuses difficultés que présentent le dessin, la composition, des couleurs, des ombres et de la lumière, etc., comme d'obstacles à l'invention ou à l'exécution. Sans doute, tous les arts ont pour condition une longue étude et une application soutenue, les habiletés exercées en tous sens et sur tous les points ; cependant, plus le talent ou le *génie* est grand et riche, moins il éprouve de peine à acquiescer à ces habiletés nécessaires pour la production de l'œuvre. Le génie, en tant qu'il est naturel et un besoin immédiat de donner une forme à tout ce qu'il éprouve et à tout ce que son imagination lui présente... Ce don de représenter, le *génie* possède sans aucun effort, comme une faculté purement instinctive d'imaginer et de sentir, mais encore comme une disposition pratique, comme un talent naturel d'exécuter. Ce qui vit dans son imagination lui vient ainsi en quelque sorte dans les doigts, comme il nous vient à la bouche de dire ce que nous pensons, ou comme nous pensons les plus intimes, ou comme nos sentiments apparaissent immédiatement sur notre physionomie, dans le maintien, les gestes et les attitudes du corps. Dès lors, le véritable *génie* a bientôt fait de se rendre facile la partie extérieure de l'exécution technique, et il se trouve tellement maître de son art, qu'il n'a pas besoin de s'en occuper ; il se contente de représenter les idées qui lui viennent, et ceux-ci sont forcés de recevoir et de représenter les conceptions les plus intimes de son imagination. Cette disposition naturelle, que l'artiste trouve en lui-même, doit sans doute se développer par l'exercice pour arriver à une habileté parfaite ; cependant, la faculté immédiate d'exécution ne doit pas moins être chez lui un don naturel sans lequel l'habileté simplement acquise ne peut aller jusqu'à produire un ouvrage d'art réellement vivant. Ainsi, conformément à l'idée même de l'art, ces deux parties intégrantes de la composition, l'invention intérieure et sa réalisation, se donnent la main et sont inséparables.

L'état de l'âme dans lequel le *génie* réalise ainsi et exécute des conceptions, c'est, dit Hegel, ce qu'on a coutume d'appeler l'inspiration, et il en recherche l'origine. Cette question tient de trop près à celle du *génie* pour que nous n'analysions pas encore les idées du grand philosophe allemand sur cette matière.

D'abord, comme le *génie* en général résulte de l'étroite union de deux éléments, l'un qui relève de l'esprit, l'autre qui appartient à la nature, on a cru aussi que l'inspiration pouvait être produite principalement par l'excitation sensible ; mais elle n'est pas, dit Hegel, un simple effet de la chaleur du sang. Le champagne ne donne pas encore la poésie. « Je me suis trouvé en Champagne, dit Montaigne dans une cave, en présence de plus de six mille bouteilles, et je puis assurer qu'il ne s'en est échappé pour moi rien de poétique. » De même, le meilleur *génie* peut aller respirer l'air frais du matin et la brise du soir, étendu mollement sur un gazon verdoyant, sans qu'il sente pour cela le moins du monde une douce inspiration s'insinuer dans son âme.

D'un autre côté, l'inspiration se laisse encore moins évoquer par la réflexion ; celui qui se propose d'avancer d'être inspiré pour produire un poème, un tableau ou un sonnet, compose une mélodie, sans porter déjà en lui-même le principe d'une inspiration vivante, et est obligé alors de chercher ce à quoi il a sujet, dont le besoin seul détermine le choix, malgré tout le talent qu'il possède, et qui ne peut donner à l'artiste. On a vu des chefs-d'œuvre qui avaient été commandés. Mais la seule condition importante, c'est que l'artiste, en concevant un sujet qu'il choisit ou que l'on lui a proposé, « soit satisfait d'un intérêt réel et vrai, qu'il sente l'objet s'animer dans sa pensée. L'inspiration du *génie* vient ensuite d'elle-même. Un véritable artiste n'a pas besoin d'être vaincu par une telle vitalité même mille

occasions de déployer son activité et de s'inspirer, occasions sur lesquelles d'autres passent avec indifférence. « Il ne s'agit donc, pour avoir l'inspiration, que « d'être rempli et pénétré du sujet que l'on veut traiter, d'être présent en lui, et de la volonté, et le physiquement de l'œuvre marquée du caractère de l'avant de la forme parfaite qui en fait le caractère d'art. » Hegel ajoute que l'artiste doit écouter sa propre personnalité, sans cependant s'enfermer en lui et voir la nature et la réalité du dedans. Il faut qu'il ait le sentiment de l'objectivité des choses, qu'il sorte de lui-même pour s'identifier en quelque sorte avec elles. Cela ne l'empêchera pas, en les reproduisant, de les traiter d'après sa manière propre et son style particulier, en d'autres termes, d'être original. Mais la vraie originalité « comprend en même temps le côté subjectif et le côté objectif dans la représentation, de telle sorte que ces deux points de vue ne sont plus étrangers l'un à l'autre. Sous ce premier rapport, l'originalité est ce qu'il y a de plus profondément personnel dans l'art. Sous le second, elle est ce qui définit que la nature même de l'objet ; le caractère original de l'œuvre d'art semble sortir de la chose même, comme celle-ci émane de l'activité créatrice de l'artiste.

L'originalité, par la même, doit être avant tout distinguée du caprice et de la fantaisie ; car on entend ordinairement par originalité les singularités qui se remarquent dans la conduite d'un individu qui sont le propre à lui seul, et ne seraient venues à l'esprit d'aucun autre. Mais ce n'est là qu'une mauvaise originalité. Elle résulte d'un arrangement extérieur et factice. C'est, dit Hegel, l'originalité humoristique de certains écrivains anglais, souvent même celle que l'on retrouve dans les écrits de Jean-Paul. L'œuvre d'art doit s'affranchir de cette originalité extérieure. Ce qui est vrai, c'est qu'il y a un aspect de la création propre à l'esprit qui tire de son propre fond, au lieu d'aller chercher ça et là des lambeaux de faits et de rajuster les cordes ensemble. Alors seulement l'artiste révèle dans l'objet façonné par son *génie* sa vraie personnalité, qui ne doit être que le foyer vivant où se forme et se développe l'œuvre d'art dans sa nature complète, comme, en général, dans toute pensée et dans tout acte de la vie, la vraie liberté laisse régner en elle-même la puissance qui fait le fond de toutes choses. Celle-ci n'est que mieux la puissance même de l'individu, de sa pensée et de sa volonté, de sorte que, dans la parfaite harmonie que les unit tous deux, il n'y a place pour aucun désaccord. Ainsi, la véritable originalité dans l'art absorbe toute particularité accidentelle, et cela même est nécessaire, afin que l'artiste puisse s'abandonner entièrement à l'essor de son *génie*, tout inspiré et tout rempli du sujet seul, et qu'au lieu de se livrer à la fantaisie et au caprice, qu'il est si facile, en représentant dans sa vérité la chose qu'il est occupé à peindre, il se manifeste lui-même et ce qu'il y a de vrai en lui. D'après cela, n'aurait aucune manière est la seule grande manière, et c'est dans ce sens seulement qu'Homère, Sophocle, Raphaël, Shakespeare doivent être appelés des *génies* originaux.

On trouvera dans les esthétiques françaises, dans celles surtout de Jouffroy et de Charles Lévêque, des vues judicieuses sur le *génie* et des critiques des anciennes théories. Arrivons, pour terminer cette revue des philosophes, jusqu'à l'un peut-être des plus originaux représentants de l'école philosophique contemporaine.

Pour M. H. Taine, le *génie* est quelque chose de complexe. C'est d'abord le tempérament, le style, le faire d'un artiste. Telle œuvre n'est plus un produit isolé de l'homme ; elle a des liens de parenté avec les autres œuvres du même auteur. L'artiste lui-même n'est pas isolé ; il tient à une école, à une classe d'artistes dont il a subi l'influence. Son *génie* n'est pas indépendant. Pour comprendre l'homme de *génie*, il faut rassembler autour de lui cette famille d'artistes secondaires dont il est le plus illustre représentant, « cette gerbe de talents dont il est la plus haute tige. » Enfin, ces artistes eux-mêmes qui expliquent l'homme supérieur, leur contemporain, ne sont pas isolés : autour d'eux il y a le peuple, auquel ils appartiennent, dont il faut connaître les mœurs et les idées. De même qu'il y a une température physique qui, par ses variations, détermine l'apparition de telle ou telle espèce de plantes, de même il y a une température morale, qui, par ses variations, détermine l'apparition de telle ou telle espèce d'artistes. « Les productions de l'esprit humain, comme celles de la nature vivante, ne s'expliquent que par leur milieu. »

Mais cette influence ne crée pas le *génie* ; elle le développe dans tel ou tel sens, voilà tout. Il y a toujours quelque chose d'élémentaire, de primitif, d'essentiel : appelez ce je ne sais quoi naturel, instinctif, *génie*, et vous le trouvez dans le sang, peut-être importé, il est un don indispensable aux artistes, dit M. Taine, un don qu'aucune étude, aucune patience ne supplée ; s'il manque, ils ne sont que des copistes et des ouvriers. On ne peut proposer, « soit sans intérêt réel et vrai, qu'il sente l'objet s'animer dans sa pensée. L'inspiration du *génie* vient ensuite d'elle-même. Un véritable artiste n'a pas besoin d'être vaincu par une telle vitalité même mille

ses perceptions, ou du moins ses perceptions d'un certain genre, sont délicates et promptes : il saisit et détermine naturellement, avec un tact éveillé et sûr, les nuances et les rapports ; tantôt les sens pluriels ou héroïques d'une époque, de son époque, de la volonté, et le physiquement d'une attitude, tantôt la richesse ou la sobriété de deux tons complémentaires ou contigus ; par cette faculté, il pénètre dans l'intérieur des objets et semble plus perspicace que les autres hommes, et cette sensibilité si vive et si personnelle ne reste pas inactive, toute la machine pensante et nerveuse en reçoit l'ébranlement par contre-coup ; involontairement l'homme exprime sa sensation intérieure ; son corps fait un geste, son attitude devient mimique ; il a besoin de figurer au dehors l'objet tel qu'il l'a conçu ; la voix cherche des inflexions imitatives ; la parole rencontre des mots choisis, des tournures imprévues, un style figuré, inventé, exagéré ; il est visible que, sous la puissance impulsion primitive, la cervelle agissante a repensé et transformé l'objet, tantôt pour l'élargir et l'agrandir, tantôt pour le tordre et le déjecter grotesquement tout d'un côté ; dans l'esquisse hasardeuse, comme dans le caractère violent, vous saisissez sur le fait, chez les tempéraments poétiques, ces accents anciens maîtres, vous retrouvez partout le même procédé inné. Qu'en le décor de beaux nous, qu'on l'appelle inspiration, *génie*, on troubles moraux dont la folie et l'idiotie sont le déclin et le plus complet.

— III. LE *GENIE* D'APRÈS LES MÉDECINS ET LES PHYSIOLOGISTES. L'école qui s'efforce d'expliquer toutes les manifestations de la pensée par les influences et l'état de l'organisation devait évidemment rechercher aussi dans le cerveau des grands hommes ou de ceux qui passent pour tels le secret de leur *génie*. Tout d'abord, certains physiologistes ont cherché à expliquer les deux classes indisciplinables d'une grande analogie avec celui du *génie*. Il leur a semblé, en d'autres termes, que le phénomène de la folie était assez voisin de celui du *génie* pour l'expliquer. Ils ont dit de bien savoir de quoi l'on parle ; et ont écrit : « De *génie* sans quelque grain de folie. *Nullum in ingenium magnum sine mixtura demetit*, fait Sénèque. C'est ainsi que M. le docteur Lélit, dans ses ouvrages, assimile le *génie* à l'hallucination. Il prend dans l'histoire des témoignages illustres. C'est par l'exemple de Socrate et de Pascal surtout qu'il essaye d'établir sa thèse. Tous les hallucinés n'ont pas été des fous. Beaucoup, au contraire, ont passé et passent encore pour des esprits supérieurs. N'est-il pas fort probable qu'il s'est rencontré plus d'un halluciné de cette sorte parmi les chefs de file de la civilisation, et que ces hommes d'élite religieux, politiques, philosophiques, sur tout à certaines époques, dans certaines circonstances ont tout semble se présenter à l'esprit avec la précision et la pureté de conceptions et les idées ? Tantôt les hallucinés doivent leur exaltation à des circonstances politiques et religieuses qui hallucinaient l'esprit des nations ou des époques, dont ils sont les représentants ; tantôt à des idées, comme Mahomet, Jeanne d'Arc, Luther, Loyola. Tantôt on rencontre seulement des hallucinations individuelles et particulières, comme celles du Tasse, de Swammerdam, etc. Ces hommes remarquables, quelle que soit leur valeur personnelle, ne représentent plus ni la société ni leur siècle. Tout en les admirant, on les plaint. « On donne leur vrai nom, dit M. Chauvet, aux inspirations de Swedenborg, aux terreurs de Pascal, à la défiance de Rousseau. N'est-il pas fort probable, ajoute le même philosophe dans son analyse de M. Lélit, que ces hommes hors ligne ont trouvé dans cet état mental même une partie de leur énergie, de leur persévérance, de leur puissance d'action, et j'oserais dire de leur *génie* ? Et alors comment comprendre les événements, les institutions, les mœurs, le mouvement et le progrès de la civilisation, si l'on n'a pas la volonté et l'art d'interroger les grands hommes et leurs contemporains, et de découvrir les contours intellectuels et moraux au sein desquels ils ont vécu ? Tel est précisément l'objet de ce que M. Lélit appelle la psychologie de l'histoire.

Les philosophes spiritualistes devaient naturellement protester contre de telles doctrines. Un philosophe qui est loin pourtant de méconnaître les droits de la science et de la physiologie, M. Vacherot, s'exprime ainsi sur cette mention de quelques médecins de nos jours : « Qui voit, dit-il, la constitution de l'esprit humain à la lumière de la conscience n'aura pas la pensée de confondre le *génie* et l'idiotisme, par cette seule raison que ces deux états si profondément différents de la vie psychologique peuvent affecter les mêmes apparences extérieures. Il n'y a que la méthode physiologique qui puisse aboutir à une telle conclusion. Au lieu de s'arrêter à la

surface de la vie humaine et de se laisser prendre à certains signes équivoques de l'état physiologique, pour peu qu'on pénètre dans l'état psychologique, on voit au contraire un développement supérieur de la raison, de la sensibilité, de la volonté, et le physiquement d'une attitude, tantôt la richesse ou la sobriété de deux tons complémentaires ou contigus ; par cette faculté, il pénètre dans l'intérieur des objets et semble plus perspicace que les autres hommes, et cette sensibilité si vive et si personnelle ne reste pas inactive, toute la machine pensante et nerveuse en reçoit l'ébranlement par contre-coup ; involontairement l'homme exprime sa sensation intérieure ; son corps fait un geste, son attitude devient mimique ; il a besoin de figurer au dehors l'objet tel qu'il l'a conçu ; la voix cherche des inflexions imitatives ; la parole rencontre des mots choisis, des tournures imprévues, un style figuré, inventé, exagéré ; il est visible que, sous la puissance impulsion primitive, la cervelle agissante a repensé et transformé l'objet, tantôt pour l'élargir et l'agrandir, tantôt pour le tordre et le déjecter grotesquement tout d'un côté ; dans l'esquisse hasardeuse, comme dans le caractère violent, vous saisissez sur le fait, chez les tempéraments poétiques, ces accents anciens maîtres, vous retrouvez partout le même procédé inné. Qu'en le décor de beaux nous, qu'on l'appelle inspiration, *génie*, on troubles moraux dont la folie et l'idiotie sont le déclin et le plus complet.

— III. LE *GENIE* D'APRÈS LES MÉDECINS ET LES PHYSIOLOGISTES. L'école qui s'efforce d'expliquer toutes les manifestations de la pensée par les influences et l'état de l'organisation devait évidemment rechercher aussi dans le cerveau des grands hommes ou de ceux qui passent pour tels le secret de leur *génie*. Tout d'abord, certains physiologistes ont cherché à expliquer les deux classes indisciplinables d'une grande analogie avec celui du *génie*. Il leur a semblé, en d'autres termes, que le phénomène de la folie était assez voisin de celui du *génie* pour l'expliquer. Ils ont dit de bien savoir de quoi l'on parle ; et ont écrit : « De *génie* sans quelque grain de folie. *Nullum in ingenium magnum sine mixtura demetit*, fait Sénèque. C'est ainsi que M. le docteur Lélit, dans ses ouvrages, assimile le *génie* à l'hallucination. Il prend dans l'histoire des témoignages illustres. C'est par l'exemple de Socrate et de Pascal surtout qu'il essaye d'établir sa thèse. Tous les hallucinés n'ont pas été des fous. Beaucoup, au contraire, ont passé et passent encore pour des esprits supérieurs. N'est-il pas fort probable qu'il s'est rencontré plus d'un halluciné de cette sorte parmi les chefs de file de la civilisation, et que ces hommes d'élite religieux, politiques, philosophiques, sur tout à certaines époques, dans certaines circonstances ont tout semble se présenter à l'esprit avec la précision et la pureté de conceptions et les idées ? Tantôt les hallucinés doivent leur exaltation à des circonstances politiques et religieuses qui hallucinaient l'esprit des nations ou des époques, dont ils sont les représentants ; tantôt à des idées, comme Mahomet, Jeanne d'Arc, Luther, Loyola. Tantôt on rencontre seulement des hallucinations individuelles et particulières, comme celles du Tasse, de Swammerdam, etc. Ces hommes remarquables, quelle que soit leur valeur personnelle, ne représentent plus ni la société ni leur siècle. Tout en les admirant, on les plaint. « On donne leur vrai nom, dit M. Chauvet, aux inspirations de Swedenborg, aux terreurs de Pascal, à la défiance de Rousseau. N'est-il pas fort probable, ajoute le même philosophe dans son analyse de M. Lélit, que ces hommes hors ligne ont trouvé dans cet état mental même une partie de leur énergie, de leur persévérance, de leur puissance d'action, et j'oserais dire de leur *génie* ? Et alors comment comprendre les événements, les institutions, les mœurs, le mouvement et le progrès de la civilisation, si l'on n'a pas la volonté et l'art d'interroger les grands hommes et leurs contemporains, et de découvrir les contours intellectuels et moraux au sein desquels ils ont vécu ? Tel est précisément l'objet de ce que M. Lélit appelle la psychologie de l'histoire.

Les philosophes spiritualistes devaient naturellement protester contre de telles doctrines. Un philosophe qui est loin pourtant de méconnaître les droits de la science et de la physiologie, M. Vacherot, s'exprime ainsi sur cette mention de quelques médecins de nos jours : « Qui voit, dit-il, la constitution de l'esprit humain à la lumière de la conscience n'aura pas la pensée de confondre le *génie* et l'idiotisme, par cette seule raison que ces deux états si profondément différents de la vie psychologique peuvent affecter les mêmes apparences extérieures. Il n'y a que la méthode physiologique qui puisse aboutir à une telle conclusion. Au lieu de s'arrêter à la

surface de la vie humaine et de se laisser prendre à certains signes équivoques de l'état physiologique, pour peu qu'on pénètre dans l'état psychologique, on voit au contraire un développement supérieur de la raison, de la sensibilité, de la volonté, et le physiquement d'une attitude, tantôt la richesse ou la sobriété de deux tons complémentaires ou contigus ; par cette faculté, il pénètre dans l'intérieur des objets et semble plus perspicace que les autres hommes, et cette sensibilité si vive et si personnelle ne reste pas inactive, toute la machine pensante et nerveuse en reçoit l'ébranlement par contre-coup ; involontairement l'homme exprime sa sensation intérieure ; son corps fait un geste, son attitude devient mimique ; il a besoin de figurer au dehors l'objet tel qu'il l'a conçu ; la voix cherche des inflexions imitatives ; la parole rencontre des mots choisis, des tournures imprévues, un style figuré, inventé, exagéré ; il est visible que, sous la puissance impulsion primitive, la cervelle agissante a repensé et transformé l'objet, tantôt pour l'élargir et l'agrandir, tantôt pour le tordre et le déjecter grotesquement tout d'un côté ; dans l'esquisse hasardeuse, comme dans le caractère violent, vous saisissez sur le fait, chez les tempéraments poétiques, ces accents anciens maîtres, vous retrouvez partout le même procédé inné. Qu'en le décor de beaux nous, qu'on l'appelle inspiration, *génie*, on troubles moraux dont la folie et l'idiotie sont le déclin et le plus complet.

— III. LE *GENIE* D'APRÈS LES MÉDECINS ET LES PHYSIOLOGISTES. L'école qui s'efforce d'expliquer toutes les manifestations de la pensée par les influences et l'état de l'organisation devait évidemment rechercher aussi dans le cerveau des grands hommes ou de ceux qui passent pour tels le secret de leur *génie*. Tout d'abord, certains physiologistes ont cherché à expliquer les deux classes indisciplinables d'une grande analogie avec celui du *génie*. Il leur a semblé, en d'autres termes, que le phénomène de la folie était assez voisin de celui du *génie* pour l'expliquer. Ils ont dit de bien savoir de quoi l'on parle ; et ont écrit : « De *génie* sans quelque grain de folie. *Nullum in ingenium magnum sine mixtura demetit*, fait Sénèque. C'est ainsi que M. le docteur Lélit, dans ses ouvrages, assimile le *génie* à l'hallucination. Il prend dans l'histoire des témoignages illustres. C'est par l'exemple de Socrate et de Pascal surtout qu'il essaye d'établir sa thèse. Tous les hallucinés n'ont pas été des fous. Beaucoup, au contraire, ont passé et passent encore pour des esprits supérieurs. N'est-il pas fort probable qu'il s'est rencontré plus d'un halluciné de cette sorte parmi les chefs de file de la civilisation, et que ces hommes d'élite religieux, politiques, philosophiques, sur tout à certaines époques, dans certaines circonstances ont tout semble se présenter à l'esprit avec la précision et la pureté de conceptions et les idées ? Tantôt les hallucinés doivent leur exaltation à des circonstances politiques et religieuses qui hallucinaient l'esprit des nations ou des époques, dont ils sont les représentants ; tantôt à des idées, comme Mahomet, Jeanne d'Arc, Luther, Loyola. Tantôt on rencontre seulement des hallucinations individuelles et particulières, comme celles du Tasse, de Swammerdam, etc. Ces hommes remarquables, quelle que soit leur valeur personnelle, ne représentent plus ni la société ni leur siècle. Tout en les admirant, on les plaint. « On donne leur vrai nom, dit M. Chauvet, aux inspirations de Swedenborg, aux terreurs de Pascal, à la défiance de Rousseau. N'est-il pas fort probable, ajoute le même philosophe dans son analyse de M. Lélit, que ces hommes hors ligne ont trouvé dans cet état mental même une partie de leur énergie, de leur persévérance, de leur puissance d'action, et j'oserais dire de leur *génie* ? Et alors comment comprendre les événements, les institutions, les mœurs, le mouvement et le progrès de la civilisation, si l'on n'a pas la volonté et l'art d'interroger les grands hommes et leurs contemporains, et de découvrir les contours intellectuels et moraux au sein desquels ils ont vécu ? Tel est précisément l'objet de ce que M. Lélit appelle la psychologie de l'histoire.

Les philosophes spiritualistes devaient naturellement protester contre de telles doctrines. Un philosophe qui est loin pourtant de méconnaître les droits de la science et de la physiologie, M. Vacherot, s'exprime ainsi sur cette mention de quelques médecins de nos jours : « Qui voit, dit-il, la constitution de l'esprit humain à la lumière de la conscience n'aura pas la pensée de confondre le *génie* et l'idiotisme, par cette seule raison que ces deux états si profondément différents de la vie psychologique peuvent affecter les mêmes apparences extérieures. Il n'y a que la méthode physiologique qui puisse aboutir à une telle conclusion. Au lieu de s'arrêter à la

surface de la vie humaine et de se laisser prendre à certains signes équivoques de l'état physiologique, pour peu qu'on pénètre dans l'état psychologique, on voit au contraire un développement supérieur de la raison, de la sensibilité, de la volonté, et le physiquement d'une attitude, tantôt la richesse ou la sobriété de deux tons complémentaires ou contigus ; par cette faculté, il pénètre dans l'intérieur des objets et semble plus perspicace que les autres hommes, et cette sensibilité si vive et si personnelle ne reste pas inactive, toute la machine pensante et nerveuse en reçoit l'ébranlement par contre-coup ; involontairement l'homme exprime sa sensation intérieure ; son corps fait un geste, son attitude devient mimique ; il a besoin de figurer au dehors l'objet tel qu'il l'a conçu ; la voix cherche des inflexions imitatives ; la parole rencontre des mots choisis, des tournures imprévues, un style figuré, inventé, exagéré ; il est visible que, sous la puissance impulsion primitive, la cervelle agissante a repensé et transformé l'objet, tantôt pour l'élargir et l'agrandir, tantôt pour le tordre et le déjecter grotesquement tout d'un côté ; dans l'esquisse hasardeuse, comme dans le caractère violent, vous saisissez sur le fait, chez les tempéraments poétiques, ces accents anciens maîtres, vous retrouvez partout le même procédé inné. Qu'en le décor de beaux nous, qu'on l'appelle inspiration, *génie*, on troubles moraux dont la folie et l'idiotie sont le déclin et le plus complet.

— III. LE *GENIE* D'APRÈS LES MÉDECINS ET LES PHYSIOLOGISTES. L'école qui s'efforce d'expliquer toutes les manifestations de la pensée par les influences et l'état de l'organisation devait évidemment rechercher aussi dans le cerveau des grands hommes ou de ceux qui passent pour tels le secret de leur *génie*. Tout d'abord, certains physiologistes ont cherché à expliquer les deux classes indisciplinables d'une grande analogie avec celui du *génie*. Il leur a semblé, en d'autres termes, que le phénomène de la folie était assez voisin de celui du *génie* pour l'expliquer. Ils ont dit de bien savoir de quoi l'on parle ; et ont écrit : « De *génie* sans quelque grain de folie. *Nullum in ingenium magnum sine mixtura demetit*, fait Sénèque. C'est ainsi que M. le docteur Lélit, dans ses ouvrages, assimile le *génie* à l'hallucination. Il prend dans l'histoire des témoignages illustres. C'est par l'exemple de Socrate et de Pascal surtout qu'il essaye d'établir sa thèse. Tous les hallucinés n'ont pas été des fous. Beaucoup, au contraire, ont passé et passent encore pour des esprits supérieurs. N'est-il pas fort probable qu'il s'est rencontré plus d'un halluciné de cette sorte parmi les chefs de file de la civilisation, et que ces hommes d'élite religieux, politiques, philosophiques, sur tout à certaines époques, dans certaines circonstances ont tout semble se présenter à l'esprit avec la précision et la pureté de conceptions et les idées ? Tantôt les hallucinés doivent leur exaltation à des circonstances politiques et religieuses qui hallucinaient l'esprit des nations ou des époques, dont ils sont les représentants ; tantôt à des idées, comme Mahomet, Jeanne d'Arc, Luther, Loyola. Tantôt on rencontre seulement des hallucinations individuelles et particulières, comme celles du Tasse, de Swammerdam, etc. Ces hommes remarquables, quelle que soit leur valeur personnelle, ne représentent plus ni la société ni leur siècle. Tout en les admirant, on les plaint. « On donne leur vrai nom, dit M. Chauvet, aux inspirations de Swedenborg, aux terreurs de Pascal, à la défiance de Rousseau. N'est-il pas fort probable, ajoute le même philosophe dans son analyse de M. Lélit, que ces hommes hors ligne ont trouvé dans cet état mental même une partie de leur énergie, de leur persévérance, de leur puissance d'action, et j'oserais dire de leur *génie* ? Et alors comment comprendre les événements, les institutions, les mœurs, le mouvement et le progrès de la civilisation, si l'on n'a pas la volonté et l'art d'interroger les grands hommes et leurs contemporains, et de découvrir les contours intellectuels et moraux au sein desquels ils ont vécu ? Tel est précisément l'objet de ce que M. Lélit appelle la psychologie de l'histoire.

surface de la vie humaine et de se laisser prendre à certains signes équivoques de l'état physiologique, pour peu qu'on pénètre dans l'état psychologique, on voit au contraire un développement supérieur de la raison, de la sensibilité, de la volonté, et le physiquement d'une attitude, tantôt la richesse ou la sobriété de deux tons complémentaires ou contigus ; par cette faculté, il pénètre dans l'intérieur des objets et semble plus perspicace que les autres hommes, et cette sensibilité si vive et si personnelle ne reste pas inactive, toute la machine pensante et nerveuse en reçoit l'ébranlement par contre-coup ; involontairement l'homme exprime sa sensation intérieure ; son corps fait un geste, son attitude devient mimique ; il a besoin de figurer au dehors l'objet tel qu'il l'a conçu ; la voix cherche des inflexions imitatives ; la parole rencontre des mots choisis, des tournures imprévues, un style figuré, inventé, exagéré ; il est visible que, sous la puissance impulsion primitive, la cervelle agissante a repensé et transformé l'objet, tantôt pour l'élargir et l'agrandir, tantôt pour le tordre et le déjecter grotesquement tout d'un côté ; dans l'esquisse hasardeuse, comme dans le caractère violent, vous saisissez sur le fait, chez les tempéraments poétiques, ces accents anciens maîtres, vous retrouvez partout le même procédé inné. Qu'en le décor de beaux nous, qu'on l'appelle inspiration, *génie*, on troubles moraux dont la folie et l'idiotie sont le déclin et le plus complet.

— III. LE *GENIE* D'APRÈS LES MÉDECINS ET LES PHYSIOLOGISTES. L'école qui s'efforce d'expliquer toutes les manifestations de la pensée par les influences et l'état de l'organisation devait évidemment rechercher aussi dans le cerveau des grands hommes ou de ceux qui passent pour tels le secret de leur *génie*. Tout d'abord, certains physiologistes ont cherché à expliquer les deux classes indisciplinables d'une grande analogie avec celui du *génie*. Il leur a semblé, en d'autres termes, que le phénomène de la folie était assez voisin de celui du *génie* pour l'expliquer. Ils ont dit de bien savoir de quoi l'on parle ; et ont écrit : « De *génie* sans quelque grain de folie. *Nullum in ingenium magnum sine mixtura demetit*, fait Sénèque. C'est ainsi que M. le docteur Lélit, dans ses ouvrages, assimile le *génie* à l'hallucination. Il prend dans l'histoire des témoignages illustres. C'est par l'exemple de Socrate et de Pascal surtout qu'il essaye d'établir sa thèse. Tous les hallucinés n'ont pas été des fous. Beaucoup, au contraire, ont passé et passent encore pour des esprits supérieurs. N'est-il pas fort probable qu'il s'est rencontré plus d'un halluciné de cette sorte parmi les chefs de file de la civilisation, et que ces hommes d'élite religieux, politiques, philosophiques, sur tout à certaines époques, dans certaines circonstances ont tout semble se présenter à l'esprit avec la précision et la pureté de conceptions et les idées ? Tantôt les hallucinés doivent leur exaltation à des circonstances politiques et religieuses qui hallucinaient l'esprit des nations ou des époques, dont ils sont les représentants ; tantôt à des idées, comme Mahomet, Jeanne d'Arc, Luther, Loyola. Tantôt on rencontre seulement des hallucinations individuelles et particulières, comme celles du Tasse, de Swammerdam, etc. Ces hommes remarquables, quelle que soit leur valeur personnelle, ne représentent plus ni la société ni leur siècle. Tout en les admirant, on les plaint. « On donne leur vrai nom, dit M. Chauvet, aux inspirations de Swedenborg, aux terreurs de Pascal, à la défiance de Rousseau. N'est-il pas fort probable, ajoute le même philosophe dans son analyse de M. Lélit, que ces hommes hors ligne ont trouvé dans cet état mental même une partie de leur énergie, de leur persévérance, de leur puissance d'action, et j'oserais dire de leur *génie* ? Et alors comment comprendre les événements, les institutions, les mœurs, le mouvement et le progrès de la civilisation, si l'on n'a pas la volonté et l'art d'interroger les grands hommes et leurs contemporains, et de découvrir les contours intellectuels et moraux au sein desquels ils ont vécu ? Tel est précisément l'objet de ce que M. Lélit appelle la psychologie de l'histoire.

Les philosophes spiritualistes devaient naturellement protester contre de telles doctrines. Un philosophe qui est loin pourtant de méconnaître les droits de la science et de la physiologie, M. Vacherot, s'exprime ainsi sur cette mention de quelques médecins de nos jours : « Qui voit, dit-il, la constitution de l'esprit humain à la lumière de la conscience n'aura pas la pensée de confondre le *génie* et l'idiotisme, par cette seule raison que ces deux états si profondément différents de la vie psychologique peuvent affecter les mêmes apparences extérieures. Il n'y a que la méthode physiologique qui puisse aboutir à une telle conclusion. Au lieu de s'arrêter à la

surface de la vie humaine et de se laisser prendre à certains signes équivoques de l'état physiologique, pour peu qu'on pénètre dans l'état psychologique, on voit au contraire un développement supérieur de la raison, de la sensibilité, de la volonté, et le physiquement d'une attitude, tantôt la richesse ou la sobriété de deux tons complémentaires ou contigus ; par cette faculté, il pénètre dans l'intérieur des objets et semble plus perspicace que les autres hommes, et cette sensibilité si vive et si personnelle ne reste pas inactive, toute la machine pensante et nerveuse en reçoit l'ébranlement par contre-coup ; involontairement l'homme exprime sa sensation intérieure ; son corps fait un geste, son attitude devient mimique ; il a besoin de figurer au dehors l'objet tel qu'il l'a conçu ; la voix cherche des inflexions imitatives ; la parole rencontre des mots choisis, des tournures imprévues, un style figuré, inventé, exagéré ; il est visible que, sous la puissance impulsion primitive, la cervelle agissante a repensé et transformé l'objet, tantôt pour l'élargir et l'agrandir, tantôt pour le tordre et le déjecter grotesquement tout d'un côté ; dans l'esquisse hasardeuse, comme dans le caractère violent, vous saisissez sur le fait, chez les tempéraments poétiques, ces accents anciens maîtres, vous retrouvez partout le même procédé inné. Qu'en le décor de beaux nous, qu'on l'appelle inspiration, *génie*, on troubles moraux dont la folie et l'idiotie sont le déclin et le plus complet.

— III. LE *GENIE* D'APRÈS LES MÉDECINS ET LES PHYSIOLOGISTES. L'école qui s'efforce d'expliquer toutes les manifestations de la pensée par les influences et l'état de l'organisation devait évidemment rechercher aussi dans le cerveau des grands hommes ou de ceux qui passent pour tels le secret de leur *génie*. Tout d'abord, certains physiologistes ont cherché à expliquer les deux classes indisciplinables d'une grande analogie avec celui du *génie*. Il leur a semblé, en d'autres termes, que le phénomène de la folie était assez voisin de celui du *génie* pour l'expliquer. Ils ont dit de bien savoir de quoi l'on parle ; et ont écrit : « De *génie* sans quelque grain de folie. *Nullum in ingenium magnum sine mixtura demetit*, fait Sénèque. C'est ainsi que M. le docteur Lélit, dans ses ouvrages, assimile le *génie* à l'hallucination. Il prend dans l'histoire des témoignages illustres. C'est par l'exemple de Socrate et de Pascal surtout qu'il essaye d'établir sa thèse. Tous les hallucinés n'ont pas été des fous. Beaucoup, au contraire, ont passé et passent encore pour des esprits supérieurs. N'est-il pas fort probable qu'il s'est rencontré plus d'un halluciné de cette sorte parmi les chefs de file de la civilisation, et que ces hommes d'élite religieux, politiques, philosophiques, sur tout à certaines époques, dans certaines circonstances ont tout semble se présenter à l'esprit avec la précision et la pureté de conceptions et les idées ? Tantôt les hallucinés doivent leur exaltation à des circonstances politiques et religieuses qui hallucinaient l'esprit des nations ou des époques, dont ils sont les représentants ; tantôt à des idées, comme Mahomet, Jeanne d'Arc, Luther, Loyola. Tantôt on rencontre seulement des hallucinations individuelles et particulières, comme celles du Tasse, de Swammerdam, etc. Ces hommes remarquables, quelle que soit leur valeur personnelle, ne représentent plus ni la société ni leur siècle. Tout en les admirant, on les plaint. « On donne leur vrai nom, dit M. Chauvet, aux inspirations de Swedenborg, aux terreurs de Pascal, à la défiance de Rousseau. N'est-il pas fort probable, ajoute le même philosophe dans son analyse de M. Lélit, que ces hommes hors ligne ont trouvé dans cet état mental même une partie de leur énergie, de leur persévérance, de leur puissance d'action, et j'oserais dire de leur *génie* ? Et alors comment comprendre les événements, les institutions, les mœurs, le mouvement et le progrès de la civilisation, si l'on n'a pas la volonté et l'art d'interroger les grands hommes et leurs contemporains, et de découvrir les contours intellectuels et moraux au sein desquels ils ont vécu ? Tel est précisément l'objet de ce que M. Lélit appelle la psychologie de l'histoire.

Les philosophes spiritualistes devaient naturellement protester contre de telles doctrines. Un philosophe qui est loin pourtant de méconnaître les droits de la science et de la physiologie, M. Vacherot, s'exprime ainsi sur cette mention de quelques médecins de nos jours : « Qui voit, dit-il, la constitution de l'esprit humain à la lumière de la conscience n'aura pas la pensée de confondre le *génie* et l'idiotisme, par cette seule raison que ces deux états si profondément différents de la vie psychologique peuvent affecter les mêmes apparences extérieures. Il n'y a que la méthode physiologique qui puisse aboutir à une telle conclusion. Au lieu de s'arrêter à la

surface de la vie humaine et de se laisser prendre à certains signes équivoques de l'état physiologique, pour peu qu'on pénètre dans l'état psychologique, on voit au contraire un développement supérieur de la raison, de la sensibilité, de la volonté, et le physiquement d'une attitude, tantôt la richesse ou la sobriété de deux tons complémentaires ou contigus ; par cette faculté, il pénètre dans l'intérieur des objets et semble plus perspicace que les autres hommes, et cette sensibilité si vive et si personnelle ne reste pas inactive, toute la machine pensante et nerveuse en reçoit l'ébranlement par contre-coup ; involontairement l'homme exprime sa sensation intérieure ; son corps fait un geste, son attitude devient mimique ; il a besoin de figurer au dehors l'objet tel qu'il l'a conçu ; la voix cherche des inflexions imitatives ; la parole rencontre des mots choisis, des tournures imprévues, un style figuré, inventé, exagéré ; il est visible que, sous la puissance impulsion primitive, la cervelle agissante a repensé et transformé l'objet, tantôt pour l'élargir et l'agrandir, tantôt pour le tordre et le déjecter grotesquement tout d'un côté ; dans l'esquisse hasardeuse, comme dans le caractère violent, vous saisissez sur le fait, chez les tempéraments poétiques, ces accents anciens maîtres, vous retrouvez partout le même procédé inné. Qu'en le décor de beaux nous, qu'on l'appelle inspiration, *génie*, on troubles moraux dont la folie et l'idiotie sont le déclin et le plus complet.

— III. LE *GENIE* D'APRÈS LES MÉDECINS ET LES PHYSIOLOGISTES. L'école qui s'efforce d'expliquer toutes les manifestations de la pensée par les influences et l'état de l'organisation devait évidemment rechercher aussi dans le cerveau des grands hommes ou de ceux qui passent pour tels le secret de leur *génie*. Tout d'abord, certains physiologistes ont cherché à expliquer les deux classes indisciplinables d'une grande analogie avec celui du *génie*. Il leur a semblé, en d'autres termes, que le phénomène de la folie était assez voisin de celui du *génie* pour l'expliquer. Ils ont dit de bien savoir de quoi l'on parle ; et ont écrit : « De *génie* sans quelque grain de folie. *Nullum in ingenium magnum sine mixtura demetit*, fait Sénèque. C'est ainsi que M. le docteur Lélit, dans ses ouvrages, assimile le *génie* à l'hallucination. Il prend dans l'histoire des témoignages illustres. C'est par l'exemple de Socrate et de Pascal surtout qu'il essaye d'établir sa thèse. Tous les hallucinés n'ont pas été des fous. Beaucoup, au contraire, ont passé et passent encore pour des esprits supérieurs. N'est-il pas fort probable qu'il s'est rencontré plus d'un halluciné de cette sorte parmi les chefs de file de la civilisation, et que ces hommes d'élite religieux, politiques, philosophiques, sur tout à certaines époques, dans certaines circonstances ont tout semble se présenter à l'esprit avec la précision et la pureté de conceptions et les idées ? Tantôt les hallucinés doivent leur exaltation à des circonstances politiques et religieuses qui hallucinaient l'esprit des nations ou des époques, dont ils sont les représentants ; tantôt à des idées, comme Mahomet, Jeanne d'Arc, Luther, Loyola. Tantôt on rencontre seulement des hallucinations individuelles et particulières, comme celles du Tasse, de Swammerdam, etc. Ces hommes remarquables, quelle que soit leur valeur personnelle, ne représentent plus ni la société ni leur siècle. Tout en les admirant, on les plaint. « On donne leur vrai nom, dit M. Chauvet, aux inspirations de Swedenborg, aux terreurs de Pascal, à la défiance de Rousseau. N'est-il pas fort probable, ajoute le même philosophe dans son analyse de M. Lélit, que ces hommes hors ligne ont trouvé dans cet état mental même une partie de leur énergie, de leur persévérance, de leur puissance d'action, et j'oserais dire de leur *génie* ? Et alors comment comprendre les événements, les institutions, les mœurs, le mouvement et le progrès de la civilisation, si l'on n'a pas la volonté et l'art d'interroger les grands hommes et leurs contemporains, et de découvrir les contours intellectuels et moraux au sein desquels ils ont vécu ? Tel est précisément l'objet de ce que M. Lélit appelle la psychologie de l'histoire.

surface de la vie humaine et de se laisser prendre à certains signes équivoques de l'état physiologique, pour peu qu'on pénètre dans l'état psychologique, on voit au contraire un développement supérieur de la raison, de la sensibilité, de la volonté, et le physiquement d'une attitude, tantôt la richesse ou la sobriété de deux tons complémentaires ou contigus ; par cette faculté, il pénètre dans l'intérieur des objets et semble plus perspicace que les autres hommes, et cette sensibilité si vive et si personnelle ne reste pas inactive, toute la machine pensante et nerveuse en reçoit l'ébranlement par contre-coup ; involontairement l'homme exprime sa sensation intérieure ; son corps fait un geste, son attitude devient mimique ; il a besoin de figurer au dehors l'objet tel qu'il l'a conçu ; la voix cherche des inflexions imitatives ; la parole rencontre des mots choisis, des tournures imprévues